
La Villa Médicis.

Numéro d'inventaire : 1979.12937

Auteur(s) : Chassaigne de Néronde

Type de document : article

Éditeur : Figaro Illustré (Paris)

Période de création : 4e quart 19e siècle

Date de création : 1895

Description : 6 pages extraites du Figaro illustré avec de nombreuses photos n&b

Mesures : hauteur : 410 mm ; largeur : 310 mm

Notes : Les photos sont datées de 1894.

Mots-clés : Etablissements de recherche, académies, instituts, observatoires

Filière : aucune

Niveau : aucun

Autres descriptions : Langue : Français

Nombre de pages : n.p.

Commentaire pagination : 5 pages

ill.



La Villa Médicis

PAR CHASSAIGNE DE NÉRONDE

Deux clochetons, surmontant une construction blanche trouée de fenêtres espacées et se détachant sur le rideau de verdure de la Villa Borghèse, signalent au loin l'emplacement de la Villa Médicis. Le mont Pincio, l'un des sommets les plus élevés de Rome, est visible de partout, à peu près comme Montmartre par rapport à Paris. On y arrive en gravissant les rampes majestueuses qui partent de la place d'Espagne et se déroulent devant la Trinité-des-Monts, — une église trois fois française par son fondateur Charles VIII, par son restaurateur Louis XVIII et par les religieuses du Sacré-Cœur, qui en ont la garde, — à moins que, pour gagner du temps, on ne prenne l'ascenseur public qui, moyennant dix centimes, dépose ses clients au niveau de la porte d'entrée.

Cette porte massive reste un authentique témoin du passé vénérable de la Villa. On distingue sur sa solide armature de fer, doublée de gros clous, trois enfoncements assez profonds. Ils ont été produits par des boulets tirés du Château-Saint-Ange distant de plus de mille mètres, non pas en temps de guerre, mais en pleine paix et par manière de plaisanterie. La reine Christine ayant trouvé amusant d'éveiller de la sorte le maître du logis, à qui elle avait promis de frapper à sa porte pour l'appeler à une partie de chasse projetée. — Aimable badinage !

Le vestibule forme sous-sol pour l'étage supérieur construit au niveau des jardins. C'est là que fut placée l'exquise Vénus de Médicis, par les soins des Mécènes Florentins, aussitôt après sa découverte dans les fouilles de la Villa Hadriana, près de Tivoli. Mais en 1680, Innocent XI s'étant laissé persuader que cette statue « lascive » était déplacée dans la demeure de plaisance d'un pape, donna l'ordre de l'enlever. On devine si elle fut bien accueillie par les habitants de Florence.

Aussi bien qu'à ce marbre merveilleux, le nom des Médicis restera perpétuellement attaché au palais élevé par leurs soins sur le Pincio. Ce fut Catherine de Médicis qui acheta à la famille Paoletti, en 1540, la colline tout entière.

Ferdinand de Médicis donna à sa Villa l'aspect qu'elle a conservé. Il l'embellit de fresques et de sculptures, il créa le jardin qu'il peupla de statues et de fontaines jaillissantes et il sut réunir de nombreux artistes parmi lesquels Jean de Bologne, probablement le premier Français (il était de Douai), qui ait travaillé à la Villa Médicis. Le *Mercurio volante*, son chef-d'œuvre, a suivi à Florence la Vénus imitée de Praxitèle ; il est remplacé par une copie en bronze à l'entrée de l'Atrium, sa place primitive. D'ailleurs, une prodigieuse quantité d'œuvres d'art ont pris le même chemin. Les bas-reliefs antiques solidement encastés dans la façade sur le jardin, les cippes, les fragments de statues et les sarcophages, sont les seuls vestiges de cette période de splendeur.

Les plans de construction ont été attribués à Michel Ange, ils sont plus vraisemblablement d'Annibale Lippi.

La Villa servit de prison à Galilée, en 1633, lorsqu'il comparut

devant l'Inquisition. Marie de Médicis y séjourna peu après. Ferdinand II, petit-fils et successeur de Ferdinand I^{er}, y établit le siège de l'ambassade de son grand duché. A dater du milieu du XVIII^e siècle où la Maison de Lorraine et d'Autriche prit possession du gouvernement de la Toscane, par suite de l'indolence du grand duc Gaston, la Villa Médicis fut bien négligée.

Il y a un siècle, l'Académie de France était installée fort à l'étroit, dans le palais Mancini, sur le Corso. M. Suvée, qui en était le directeur, prit l'initiative de négocier l'échange de ce palais sombre, enclavé dans les constructions voisines de l'église Saint-Paul, contre la Villa Médicis et ses dépendances, d'une contenance totale de sept hectares soixante-douze ares. Il y réussit, sans avoir à donner la moindre indemnité.

Mais qu'était-ce que l'Académie de France à Rome ? Elle remontait à Colbert. Ce fut à son instigation que, pour la première fois, de jeunes artistes français se rendirent à Rome pour compléter leurs études. Ils étaient douze, sous la tutelle de Charles Errard, peintre, architecte, président de l'Académie de Paris. Ils avaient à se partager un modeste budget de 4,000 livres augmenté du produit varié et aléatoire du privilège de la construction et de la location des petites boutiques qui existaient encore sur le Pont-Neuf il y a cinquante ans.

Errard et sa petite troupe s'installèrent au Palais Capriciano ; leurs successeurs y restèrent jusqu'en 1725, où le duc de Bourbon, premier ministre, ordonna l'acquisition du Palais Mancini. A cette époque, la pension était de trois cents livres par an, plus une somme égale pour frais de voyages. L'usage des envois réguliers et annuels d'élèves ne date que de 1777.

L'Académie de France vit encore actuellement sous le régime du décret du 3 Brumaire, an IV, qui a réorganisé les corps savants, mais l'entrée des graveurs et des compositeurs de musique dans notre colonie artistique ne date que de 1804, l'année même où Suvée prit possession de la Villa Médicis.

Les artistes qui ont remporté les premiers grands prix de Rome sont pensionnés par l'Etat, à savoir : les peintres, les sculpteurs, les architectes, les graveurs en taille douce et les compositeurs musiciens pendant quatre années ; les graveurs en médailles et en pierres fines pendant trois années.

Tout nouveau pensionnaire est tenu de quitter Paris au plus tard le 20 décembre, de justifier sa présence à Florence entre le 25 décembre et le 5 janvier, après s'être arrêté, soit à Gênes, soit à Milan, et de se trouver à Rome le 20 janvier.

En fait, ces prescriptions sont presque toujours éludées : les lauréats du concours de l'année précédente arrivent comme bon leur semble, mais un avis de leurs anciens les a individuellement prévenus qu'ils aient à s'arrêter à la station précédent Rome, à Monte-Rotondo, une bourgade sans ressources. On s'arrangeait

VII. 13

autrefois de façon à les y faire arriver le soir; au lieu de la réception joyeuse à laquelle ils s'attendaient, ils étaient obligés de passer la nuit dans une misérable auberge où les lits sont inconnus, étendus dans une salle malpropre côte à côte avec des mendiants, l'estomac insuffisamment lesté de pain noir et de fromage. Mais quel joyeux réveil le lendemain, quand les camarades descendaient de la diligence frêtée pour venir à leur rencontre et remplie de provisions!

Interrompue pendant plusieurs années, cette coutume a été remise récemment en vigueur, à la mauvaise nuit près. C'est à la descente du train que les nouveaux voient venir à eux leurs camarades désignés suivant leur ancienneté par les qualificatifs d'anciens, de vieux melons et de professeurs. Les présentations sont faites et, dès ce moment, le tutoiement est obligatoire. Chaque nouveau devient le clou du professeur qu'il doit remplacer: il reste jusqu'à son départ sous sa dépendance immédiate.

Tous prennent place dans un char primitif traîné par des bœufs aux cornes longues et pointues, pour faire une entrée solennelle, bannière déployée, dans la Ville Eternelle, en passant par la porte du peuple; enfin, ils franchissent le seuil de la Villa Médicis, aux accents de ce chœur d'une forme primitive:

Entrez dans ce grand bâtiment
Qui nourrit des tas de feignants...

Les nouveaux sont conduits dans leurs chambres respectives; toutes sont vastes, hautes de plafond et s'ouvrent sur un magnifique panorama, surtout celles de la façade du couchant, au-dessus de la ville, mais le pensionnaire novice n'en éprouve pas moins une certaine déception quand, au lieu de l'installation confortable entrevue dans ses rêves, il se trouve dans une immense pièce sobrement meublée d'un lit, de trois chaises et d'une armoire, minimum que le gouvernement met à sa disposition. Libre à lui de l'orner à sa guise.

C'est ce que tous font à la longue, mais la déconvenue n'en est pas moins sensible. Les contemporains d'Emile Pessard ont

conservé le souvenir de la scène épique qui se passa à son arrivée. Il était venu, seul, en retard, et avait rencontré à Civita-Vecchia un ancien pensionnaire qui lui avait dit le plus sérieusement du monde: « Les chambres des élèves sont meublées avec la plus grande richesse, mais il est d'usage de conduire les nouveaux dans un local sordide et dénué; laissez-vous faire de bonne grâce jusqu'au moment où l'on vous désignera votre appartement véritable, où vous aurez la satisfaction de trouver des tapis épais, des meubles riches et des objets d'art. »

Aussi l'on devine l'obstination de Pessard à vouloir quitter la chambre où ses camarades l'avaient amené. « La plaisanterie est excellente,

s'écria-t-il, mais je la connais, je suis au courant, je n'y coupe pas ». Il ne fut convaincu que le lendemain matin.

Pessard n'avait été mystifié qu'en imagination, mais que dire des brimades bien réelles infligées à d'autres nouveaux? Le lit, habilement monté sur des roseaux, s'effondrant sous le poids de

son titulaire, la bougie brusquement éteinte et les meubles, réunis par des ficelles, dansant une interminable sarabande. Une autre fois, c'est un peintre qu'on fait coucher dans une pièce abandonnée précédant l'étroit local que les Italiens nomment *Ritirati*; pendant des heures un défilé ininterrompu et bruyant circule devant le lit. Le dernier emporte la lumière après avoir ouvert un robinet qui inonde la pièce, et le malheureux s'échappe à grand'peine dans l'obscurité avec de l'eau jusqu'à mi-jambe.

« Une cloche, parcourant les divers corridors et les allées du jardin, annonce l'heure des repas. Chacun d'accourir alors dans le costume où il se trouve, en chapeau de paille, en blouse déchirée ou couverte de terre glaise, les pieds en pantoufles, sans cravate, enfin dans

le délabrement complet d'une parure d'atelier. » Ce croquis du mouvement des pensionnaires vers les salles à manger, emprunté aux *Mémoires d'Hector Berlioz*, reste exact, quoiqu'il remonte à soixante-quatre ans.

Aujourd'hui la tenue, sans être soignée, est peut-être un peu moins négligée, probablement parce que, dans l'interval, un règlement d'ailleurs tombé en désuétude, a infligé pendant longtemps des pénalités sévères à quiconque se signalerait par une incorrection excessive dans sa toilette.

Peut-être, faut-il le regretter, ce règlement fantaisiste, élaboré par de joyeuses imaginations, est perdu aujourd'hui; mais les derniers qui en virent l'application et en subirent les draconiennes prescriptions, Olivier Merson, Salvayre, Joseph Blanc ont conservé le souvenir de quelques-unes de ces interdictions?

Il fut mis au point il y a une trentaine d'années et rédigé en langue italienne par l'architecte Gadet. Le premier article frappait d'une pénalité quiconque en prenait lecture. Venir à table

sans cravate, sans gilet, manquer de déférence vis-à-vis d'un ancien, d'un « professeur », garder dans son assiette le couteau du fromage, autant de délits punis d'une pénalité unique, une amende de un franc, appelée, on ne sait trop pourquoi, *un café*, et recueillie par le massier. Lessommes ainsi obtenues étaient employées à payer des bienvenues et à organiser de petites fêtes...

Un jour de désastreusement, Olivier Merson et un de ses camarades voulurent épuiser les foudres du fameux règlement: systématique-ment ils se mirent à faire tout ce qu'il interdisait: ils en eurent pour

une vingtaine de francs chacun, mais du haut de leurs cadres les vieux professeurs entendirent de beaux éclats de rire.



LA BIBLIOTHÈQUE



LE SALON DES PENSIONNAIRES

Aujourd'hui, avec les brimades et les amendes, la camaraderie s'est envolée. Un esprit nouveau règne, l'esprit de coterie.

Comment, direz-vous, ces jeunes gens qu'unissent tant de liens seraient divisés par des rivalités? — Divisés, c'est trop dire; mais l'intimité à la fois tapageuse et franche a disparu. On se tutoie comme autrefois et les professeurs, rangés en effigie le long des murs, entendent encore de gais propos, seulement de petits groupes de quatre ou cinq élèves se forment une fois le repas terminé et se réunissent dans les chambres ou les ateliers.

Chacune de ces petites bandes possède dans la ville un noyau de relations exclusives, à moins qu'elle ne se compose de sauvages réfractaires à toutes relations avec le dehors. En été, elles profitent de la liberté complète laissée aux pensionnaires, soit pour organiser dans la campagne romaine, dans les montagnes de la Sabine ou à travers les villes de l'Italie de petites caravanes, soit

pour faire des saisons dans les stations balnéaires de la côte, Porto d'Annunzio ou Nettuno. Si l'absence doit se prolonger au delà d'une semaine, on demande au directeur une permission qui n'est jamais refusée.

La sympathie des caractères, plutôt que la communauté des études, préside à ces groupements. Rarement deux peintres, deux sculpteurs, deux musiciens figurent dans la même coterie.

D'ailleurs les questions d'art restent en dehors des conversations, surtout quand les pensionnaires sont tous réunis. Un peintre s'avise-t-il de parler avec admiration d'une œuvre de maître, il s'entend crier de tous les côtés: « En voilà un jobard, qui coupe encore à Raphaël!... » ou quelque autre aménité du même goût.

Les musiciens ne s'approchent jamais du piano; mais si, par hasard, l'un d'eux voulait l'ouvrir: « Tu nous ennues avec ta



LES PENSIONNAIRES DE 1899, M. GUILLAUME, M. ROUJON ET LEURS FAMILIERS

commode! » lui crierait un grincheux, soutenu par la grande majorité de ses camarades.

En réalité, nous disait un ancien pensionnaire revenu depuis peu d'années, on ne dit jamais ce qu'on pense de peur d'être blagué. On ne parle avec sincérité et abandon qu'avec ses intimes.

Il n'est guère difficile de pénétrer les motifs de cette transformation survenue dans les usages de ces jeunes gens. Tant que l'Institut a été l'unique dispensateur des récompenses du Salon et des faveurs de toutes sortes, tous travaillaient avec sécurité.

Sans parler des musiciens assurés d'être joués sur les scènes subventionnées, peintres et sculpteurs obtenaient à peu près régulièrement un troisième médaille pour leur premier envoi et, d'année en année, une seconde, puis une première.

Actuellement, avec les idées novatrices qui planent dans l'air, avec les indépendants entrés dans le jury des Artistes français, avec le Salon du Champ de Mars, d'où l'art académique tel qu'on l'enseignait à l'Ecole des Beaux-Arts est sévèrement exclu, il faut conquérir par l'intrigue les récompenses obtenues jadis par l'assiduité et la sincérité. Architectes, peintres et sculpteurs recherchent et entretiennent des relations avec les dispensateurs des faveurs, avec les membres des jurys. Des protections plus ou moins avouées répondent à ces sollicitations, d'où les jalousies et les divisions.

Voilà la vérité, pourquoi la cacher? Je suis bien sûr que pas un ancien prix de Rome de la nouvelle génération ne me démentira.

Le classique cher à l'Alma mater, à l'Académie, n'est pas seul délaissé dans tout cela, le travail général, toute question de tendances mise à part, en souffre beaucoup.

Les relations entre les pensionnaires et le directeur actuel sont excellentes. M. Guillaume y apporte une bienveillance paternelle, tout en évitant l'excès de sollicitude que certains caractères mal faits considéreraient comme portant atteinte à leur indépendance. On est ombrageux aux environs de la vingtième année, et nos jeunes échappés de l'Ecole des Beaux-Arts ou du Conservatoire, avides d'indépendance autant que de gloire, ne pardonneraient pas même un conseil inopportun. M. Guillaume se rend un compte exact de cette susceptibilité voisine de l'irritabilité prête à s'éveiller dans sa jeune phalange; aussi s'en tient-il aux avis discrets... quand on les lui demande.

Mais il n'est pas nécessaire de remonter bien haut dans les annales de la Villa pour trouver le souvenir de querelles épiques antérieures à l'arrivée de M. Guillaume, d'une véritable interdiction analogue à une quarantaine prononcée contre M. le directeur, contre Jupiter — c'est son surnom traditionnel.

Une intarissable source de réprimandes de la part de la direction fut de longue date le droit accordé aux pensionnaires de recevoir chez eux qui bon leur semble. Ce droit découle naturellement de la liberté absolue qui est l'essence même du règlement. Pourvu qu'ils remplissent les conditions du programme de travaux annuels imposés par le règlement ils sont maîtres d'eux-mêmes et de leur temps. Ce principe admis, il est tout naturel que les pensionnaires hébergent les invités de leur